

# GUNNAR STAALESEN

OÙ LES ROSES  
NE MEURENT JAMAIS



Gaïa  
polar

VARG VEUM



Où les roses ne meurent jamais

du même auteur  
chez le même éditeur

*Le loup dans la bergerie* (Gaïa polar, 2001)  
*Pour le meilleur et pour le pire* (Gaïa polar, 2002)  
*La Belle dormit cent ans* (Gaïa polar, 2002)  
*La femme dans le frigo* (Gaïa polar, 2003)  
*La nuit, tous les loups sont gris* (Gaïa polar, 2005)  
*Anges déchus* (Gaïa polar, 2005)  
*Fleurs amères* (Gaïa polar, 2008)  
*Les chiens enterrés ne mordent pas* (Gaïa polar, 2009)  
*L'écriture sur le mur* (Gaïa polar, 2011)  
*Comme dans un miroir* (Gaïa polar, 2012)  
*Face à face* (Gaïa polar, 2013)  
*L'enfant qui criait au loup* (Gaïa polar, 2014)  
*Cœurs glacés* (Gaïa polar, 2015)  
*Le vent l'emportera* (Gaïa polar, 2017)

dans une autre collection

Le roman de Bergen

*1900 L'aube* – tome 1 (2007)  
*1900 L'aube* – tome 2 (2007)  
*1950 Le zénith* – tome 1 (2007)  
*1950 Le zénith* – tome 2 (2007)  
*1999 Le crépuscule* – tome 1 (2007)  
*1999 Le crépuscule* – tome 2 (2007)

Aussi disponibles en Points Seuil.

Chez d'autres éditeurs

*Brebis galeuses* (L'aube)

La plupart des polars de Gunnar Staalesen sont aussi disponibles  
en collection Folio Policier.

---

Ouvrage traduit avec l'aide de NORLA, Oslo.

Gunnar Staalesen

Où les roses ne meurent jamais

traduit du norvégien par Alex Fouillet

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions  
82, rue de la Paix  
40380 Montfort-en-Chalosse  
téléphone : 05 58 97 73 26

[contact@gaia-editions.com](mailto:contact@gaia-editions.com)  
[www.gaia-editions.com](http://www.gaia-editions.com)

---

Titre original :  
*Der hvor roser aldri dør*

Illustration de couverture :  
© PetrBonek/iStock

---

© Gyldendal Norsk Forlag AS 2012. Tous droits réservés.  
© Gaïa Éditions, 2018, pour la traduction française.

ISBN 13 : 978-2-84720-871-9

# 1

Il y a des jours où vous êtes à peine présent dans votre vie, et celui-là en était un. Assez éméché, je somnolais à mon bureau lorsque j'entendis claquer un coup de feu sur l'autre rive de Vågen. Il fut suivi peu de temps après par la sirène des premières voitures de police, mais je n'avais aucune raison de croire que j'aurais à un moment ou un autre un rôle à jouer dans ces événements. Quand je finis par me lever pour aller voir à la fenêtre, tout était terminé.

Les quotidiens des jours suivants me fournirent l'essentiel des informations, et j'obtins les détails petit à petit.

Par la suite, on ne les désigna jamais autrement que comme le gang en survêt de beauf. Il n'y avait que deux clientes dans cette élégante horlogerie de Bryggen quand la porte s'était ouverte à la volée, le vendredi 7 décembre 2001 à 15 h 23, sur trois personnes lourdement armées, coiffées de cagoules et vêtues de ce qu'on appelait familièrement des survêts de beauf, qui avaient fait irruption dans le magasin.

Les deux clientes, une femme entre deux âges et une plus jeune, s'étaient tassées dans un coin de la boutique. En plus d'elles, deux employées étaient présentes. Le propriétaire était dans son bureau, derrière l'espace de vente. À peine eut-il levé les yeux qu'un des malfaiteurs apparut sur le seuil, braquant un fusil à canon scié vers lui et lui criant dans une espèce d'anglais : « Bouge pas ! On abat le premier qui déclenche l'alarme ! »

L'un des deux voleurs restés dans le magasin se posta près de la porte, une arme automatique contre la cuisse, les yeux rivés sur le trottoir et la rue. L'autre ouvrit un grand sac de sport, le tendit à la vendeuse devant les vitrines et leva son pistolet vers elle.

« Remplis-le ! ordonna-t-il, en anglais lui aussi.

– Elles sont fermées à clé ! protesta la vendeuse.

– Alors ouvre-les !

– Mais il faut que j’aïlle chercher... » Elle fit un geste vers le comptoir.

« Magne-toi ! »

Elle jeta un coup d’œil à sa collègue, qui répondit par un léger mouvement de tête. Elle ouvrit alors un tiroir du comptoir, en tira un trousseau de clés et retourna vers les vitrines.

Le cambrioleur devant elle regarda vers la sortie. « Tout va bien ? »

L’autre hocha la tête.

Depuis la porte du bureau, leur acolyte lança la même consigne : « Magnez-vous ! »

« Vous n’avez pas conscience de ce que vous faites ! s’écria l’horloger. Tous nos articles sont immatriculés à l’international. Les plus chers sont impossibles à échanger.

– Ta gueule ! » Le braqueur tendit le doigt vers un coffre-fort dans le mur. « Ouvre-le.

– Je n’ai pas... »

Le voleur avança de quelques pas rapides et leva son arme vers la tête de l’horloger.

« Ouvre ! Sinon... »

La sueur perlait sur le front du gérant.

« Oui, oui... Pas la peine de... » Il fit pivoter son fauteuil de bureau et avança jusqu’au mur. « Il faut juste que... Le code. » Il posa un doigt sur sa tempe, pour souligner l’intense effort de sa réflexion.

« Tu le connais ! Ne te fous pas de moi.

– Oui, mais je suis nerveux...

– Tu auras encore plus de raisons de l’être si tu... »

Le malfaiteur agita son arme en direction du coffre. L’horloger tendit une main tremblante et commença à composer le code sur le cadran.

Dans le magasin, l’aînée des employées avait ouvert l’une des vitrines. Elle en sortait les montres, une par une, et les déposait précautionneusement dans le sac devant elle, si lentement que le braqueur l’écarta rudement et se mit à remplir le sac sans discernement, en ordonnant : « Ouvre les autres vitrines ! Et toi... » Il regarda la vendeuse près du comptoir. « Tous les tiroirs ! Ceux du bas aussi. »



Dans le bureau, le coffre était ouvert. Le malfaiteur repoussa brutalement l'horloger et jeta le contenu du coffre sur la table, en envoyant les papiers et autres documents sur le sol. D'un geste triomphal, il leva bien haut une belle boîte de huit montres ornées de diamants. Le gérant le regardait, éperdu.

Le cambrioleur fourra l'écrin dans une besace, puis attrapa une liasse de billets tout au fond du coffre et lui fit suivre le même chemin.

« Caisse noire, hein ?

– Réserve de liquide », grogna le commerçant en réponse.

Le braqueur recula jusqu'à la porte et jeta un coup d'œil vers la sortie.

« Tout est sous contrôle ? »

Son comparse hocha la tête. L'autre s'activait à vider les tiroirs du comptoir. « Une minute. »

Le malfaiteur dans le bureau délaissa l'horloger pour prendre les deux clientes dans sa ligne de mire, puis l'aînée des vendeuses.

« Vous, vous ne bougez pas. Je tire sur la première qui sonne le tocsin, menaçait-il sans quitter son poste. Terminé ? lança-t-il au cambrioleur derrière le comptoir.

– C'est fait.

– Super. »

Le braqueur à l'entrée de l'horlogerie posa la main sur la poignée et jeta un coup d'œil interrogateur par-dessus son épaule. Son acolyte devant le bureau hocha la tête, la porte du magasin s'ouvrit et ils quittèrent les lieux, l'arme encore brandie.

Alors l'événement se produisit.

Aucune des quatre femmes ne vit ce qui avait mal tourné. Quelques témoins, sur le trottoir ou sur le quai de l'autre côté de la rue, ne furent capables de proposer que des fragments de ce qu'ils croyaient avoir observé. Un automobiliste qui passait par là pensait avoir tout vu, « du coin de l'œil », comme il le formula par la suite.

Au moment où les voleurs évacuaient l'horlogerie, ils durent heurter un homme juste devant la porte. L'individu poussa un cri, il y eut une ou deux secondes de silence, puis un échange verbal, et un coup de feu claqua. Le piéton fut projeté vers l'arrière et s'écroura sur le trottoir, tandis que du sang jaillissait de sa poitrine, tout près du cœur.

Les trois malfaiteurs traversèrent la rue en courant et poursuivirent sur le port, jetèrent les sacs dans un petit bateau blanc qui les attendait à quai et sautèrent à bord. Le moteur rugit et, dans une gerbe d'écume, la frêle embarcation mit le cap sur Vågen, où des témoins la virent disparaître quelques minutes plus tard après avoir contourné la pointe de la péninsule de Nordnes.

Dans le magasin, l'horloger apparut à la porte de son bureau. « J'ai donné l'alerte », déclara-t-il, abattu.

La plus jeune des clientes fut la suivante à prendre la parole.

« Celui qui était à la porte... J'en suis presque certaine. C'était une femme. »

Cinq minutes plus tard, les premiers policiers étaient arrivés ; ils firent savoir que l'alerte générale avait été donnée sur les ondes de la police dans toute la région.

Cette affaire devait devenir un vrai mystère. Je ne la suivis que de loin en loin à travers les journaux, la télé et la radio, les premiers temps en une, puis elle fut très vite reléguée dans les pages intérieures. Elle fit l'objet d'une attention plus durable localement que dans les médias nationaux, mais elle finit par rejoindre la pénombre dans laquelle la plupart des dossiers non élucidés se retrouvent, jusqu'à ce que de nouveaux éléments les en ressortent momentanément.

L'essentiel du mystère tenait à la façon dont les malfaiteurs avaient disparu. Le bateau avait franchi à vive allure la pointe de Nordnes et, à la suite de cela, plus personne ne l'avait vu. Peu de gens se promenaient dans le parc Nordnes à cette heure, par une journée froide et venteuse de décembre, et aucun témoin ne s'était manifesté, que ce soit à cet endroit ou ailleurs autour du Puddefjord. Les malfaiteurs donnaient tout simplement l'impression de s'être évaporés.

La police inspecta tous les quais à partir de Georgernes Verft, au niveau de Nøstet, Dokken et Møhlenpris, jusqu'à Solheimsviken, puis vers Lyreneset, à Laksevåg, sans rien découvrir de probant. On examina en détail la liste des vols de petits bateaux dans la région. Ceux qu'on retrouvait étaient aussitôt exclus, mais en mars, trois mois après le casse, plusieurs manquaient toujours à l'appel. Il en allait de même pour les véhicules volés. La théorie la plus en vogue voulait que les malfaiteurs aient accosté quelque part à Nordnes ou Laksevåg et poursuivi dans

une voiture, après y avoir transféré leur butin. Dans ce genre de cas, elle avait le plus souvent été volée, et elle finissait calcinée une fois que les cambrioleurs avaient repris la leur. Mais aucun incendie de véhicule n'avait été recensé sur la période, ni le 7 décembre ni les jours suivants.

Le meurtre conférait à l'ensemble un caractère particulièrement grave. Le nom de la victime fut rendu public quelques jours plus tard. Nils Bringeland avait mon âge, 59 ans, il dirigeait une petite entreprise un peu plus loin sur le port et tout indiquait qu'il s'était trouvé là par le plus grand des hasards. Il laissait une compagne et trois enfants, dont deux d'un précédent mariage.

Cette affaire fut relayée par tous les médias, locaux et nationaux, pendant les jours qui suivirent le vol à main armée. L'horloger, Bernhard Schmidt, donna plusieurs interviews. Il expliqua que sa société était installée dans les mêmes locaux depuis trois générations : son aïeul Wilhelm Schmidt s'y était établi à la construction des bâtiments, en 1912. Pour sa part, il avait pris la succession de son père en 1965. Il y avait eu quelques larcins, et en 1973, ils avaient essayé une tentative de cambriolage depuis la cour à l'arrière du magasin. Mais c'était la première fois que ce commerce connaissait un événement aussi dramatique qu'un braquage. Il ne voulait pas donner aux journalistes d'estimation du montant du vol, mais des sources extérieures avançaient une somme entre 500 000 et 1 million de couronnes\*, voire davantage. Ni la police ni la compagnie d'assurances du gérant ne souhaitaient faire de commentaire sur cet aspect du dossier.

Les deux vendeuses aussi furent interviewées, certes de façon anonyme, sans avoir grand-chose d'important à révéler hormis l'intensité du choc ressenti. La plus jeune des deux clientes, Liv Grethe Heggvoll, était expressément nommée. Elle était allée à l'horlogerie avec sa mère chercher un cadeau pour le cinquantième anniversaire d'un proche, et les événements les avaient tout autant traumatisées que les employées. Aux questions sans détour des journalistes, qui lui demandaient si elle avait remarqué des détails particuliers concernant les cambrioleurs, elle répondit qu'ils avaient parlé anglais avec un accent qu'elle définissait comme norvégien, ou peut-être est-européen. « Par

---

\* Entre 57 000 et 113 000 euros. *[Toutes les notes sont du traducteur.]*

ailleurs, ajouta-t-elle, je suis sûre que l'un d'entre eux était une femme. »

Ces renseignements furent ensuite repris par les enquêteurs. Interrogée sur l'hypothèse que ce puisse être le forfait d'un gang organisé itinérant, la police expliquait qu'il était encore trop tôt pour se prononcer, mais qu'aucune piste n'était exclue. Ils ne commentaient pas le fait que l'un des braqueurs ait pu être une femme. Leur accoutrement singulier – les fameux survêts – fit l'objet de discussions dans une partie de la presse. Ces tenues de sport étaient toutes de la même couleur, vert foncé, et ornées de bandes blanches le long des manches. La photo d'une tenue similaire était omniprésente, mais la police ne voulait pas dire s'ils avaient eu des renseignements sur ce point.

Petit à petit, l'enquête se mit à piétiner, et les journaux en parlèrent de moins en moins. Je n'avais pour ma part aucune raison particulière d'y penser. J'étais occupé par mes propres démons, contre lesquels je me battais alors de façon quasi quotidienne. Je venais de commencer le marathon le plus long et le plus sombre de toute ma vie, et la ligne d'arrivée était encore loin.

La mission qu'on me confia ce lundi de mars allait sans doute devenir, en tout cas pour moi, comme la plus importante qu'on m'ait jamais proposée. C'était le premier semblant de lumière au bout du tunnel, depuis bien trop longtemps.

Les trois années après la mort de Karin avaient été comme une errance sans fin au fond de la mer. J'y avais vu les créatures les plus étranges, dont certaines si terrifiantes que je me réveillais en nage chaque fois qu'elles se montraient. Des calamars énormes tendaient leurs tentacules vers moi, sans jamais m'atteindre. Des morues m'avaient acculé dans des recoins sordides, m'avaient flanqué un genou dans le bas-ventre, avaient vidé mes poches du peu d'objets de valeur qu'elles pouvaient contenir. De petits poissons passaient à proximité, la queue dressée, mais filaient avant que j'aie eu le temps de lever la main vers eux. De loin en loin, une anémone de mer s'était ouverte pour moi, m'avait aspiré et avait réclamé son dû sous forme d'effets secondaires assez désagréables et d'une estime de soi en chute libre.

J'avais vécu dans les ténèbres, et tout restait sombre. Il m'était difficile d'y voir clair, et la seule chose qui me maintenait debout, c'était le réconfort procuré par toutes les bouteilles que je trouvais. Aucune ne restait couchée assez longtemps pour que les algues puissent y pousser.

Nous avons changé de millénaire sans que la fin du monde ait lieu. Nostradamus s'était trompé, tout comme l'apôtre Jean et ceux qui croyaient encore à son Apocalypse. Même les informaticiens qui nous avaient annoncé ce qu'ils appelaient « le bug de l'an 2000 » n'avaient pas vu leurs déclarations confirmées. Aucun système informatique ne s'était effondré, l'univers continuait son chemin boiteux sans autre bouleversement que de devoir écrire un 2 en début de date.

J'avais passé les derniers jours de 1999 dans les profondeurs d'un meurtre vieux de cent ans, et le 31 au soir, j'avais fait comme bon nombre de Berguënois : j'avais grimpé le long d'une des montagnes autour de la ville, sans aller jusqu'en haut, sous la pluie battante, pour voir les fusées du feu d'artifice s'enfoncer dans les nuages bas, d'où elles ne retombèrent apparemment

jamais. J'étais ensuite rentré sans enthousiasme à Telthussmauet pour y fêter le changement de millénaire, seul avec moi-même et une bouteille d'aquavit.

Les deux premières années de ce nouveau millénaire étaient passées plutôt inaperçues, si l'on faisait abstraction des événements dramatiques sur la côte orientale des États-Unis le 11 septembre 2001. Cette année toute neuve ne semblait pas non plus devoir apporter de grands bouleversements, que ce soit dans ma vie ou dans le reste du monde. C'était juste encore un peu plus pénible de prendre l'avion. Une vieille dame cardiaque qui transportait un tube de crème pour les mains dans son bagage cabine bloquait la file d'attente aux contrôles de sécurité, et si elle ne pouvait pas prouver son identité, elle se verrait interdire l'accès à l'appareil. Cela mis à part, les choses n'avaient pour ainsi dire pas changé.

La femme qui vint me trouver ce lundi de mars était du genre discret. Elle frappa plusieurs fois à la porte de la salle d'attente, puis je l'entendis ouvrir et s'aventurer à l'intérieur. J'eus largement le temps de reboucher ma bouteille et de la glisser dans le tiroir du bureau, terminer mon verre, aller le rincer dans l'évier et le ranger bien comme il faut sur l'étagère sous le miroir. Je me retournai ensuite pour aller ouvrir en grand, en titubant un tant soit peu sur le seuil.

« Oui ? »

Elle croisa timidement mon regard.

« C'est vous... Veum ? »

Je hochai la tête, fis un pas de côté et l'invitai d'un geste.

« Entrez. »

Elle avait à peu près mon âge, peut-être un peu moins, mais je ne pensais pas me tromper en la situant à la fin de la cinquantaine. Ses cheveux plats n'avaient pas croisé les ciseaux d'un coiffeur depuis plusieurs semaines. Le gris se voyait bien à leur racine, au niveau de la raie sur la gauche de son crâne. Sa tenue trahissait aussi qu'elle ne mettait pas un point d'honneur systématique à faire bonne impression. Elle portait un coupe-vent classique vert mousse, un pantalon marron et des chaussures basses. Son écharpe rouge était le seul élément de couleur vive. Elle tenait un sac en daim, tout juste assez grand pour contenir son équipement de base quotidien. Sa peau était pâle, son nez

fin et à peine semé de taches de rousseur dans sa partie haute. L'expression de tristesse sur son visage trahissait immédiatement qu'elle se débattait avec un problème, peut-être plusieurs. Comme la plupart de ceux qui venaient me voir. Pourquoi seraient-ils là, sinon ?

Elle entra en jetant des coups d'œil circonspects autour d'elle. Je tendis la main et me présentai, comme il se doit.

« Maja Misvær », répondit-elle.

Je lui indiquai le fauteuil des clients, que j'étais le seul à avoir occupé ces dernières semaines. Je fis le tour de mon bureau et me laissai tomber sur mon siège, avant de donner à mon visage son expression la plus douce possible.

« En quoi puis-je vous aider ? »

Elle posa un regard lourd sur moi, comme si le mot *aider* n'existait pas dans son univers. Comme dans un miroir, j'y vis mon propre visage tel qu'il avait sans doute dû se présenter pour autrui pendant ces trois dernières années. Six mois après le trépas de Karin, c'était mon vieux copain de classe Paul Finckel que j'avais accompagné pour son ultime voyage, des obsèques qui signifiaient que l'un de mes plus anciens amis et l'une de mes sources les plus fiables dans la presse locale avait éteint son PC pour de bon, sans faire de sauvegarde pour la postérité. Un collègue fraîchement embauché avait repris le poste avant que le cadavre ait fini de refroidir. Pour ma part, j'avais l'impression que ma propre mort s'était rapprochée d'un pas, comme l'automne annonce son arrivée par une subite nuit de gel en septembre. Ils nous quittaient, les uns après les autres, les vieux copains de classe. Nous ne serions bientôt plus qu'une poignée. Puis plus aucun.

« V...Vous vous souvenez d'une petite fille qui s'appelle Mette ? »

Je ne compris pas tout de suite de quoi elle parlait.

« Mette ? Je ne vois pas bien... »

– Elle a disparu en septembre 1977. »

La lumière se fit en moi.

« Ah, vous parlez de... cette Mette-là. »

Deux enfants avaient disparu dans la région de Bergen dans les années 1970. Ces deux événements avaient ébranlé la population et occupé beaucoup de place dans les médias, les premiers

temps, avant de sombrer petit à petit dans l'oubli. J'avais participé à l'élucidation de celle de 1979, huit ans après les faits. À ma connaissance, la seconde n'avait jamais connu d'issue. C'était celle-là qu'on avait surnommée l'affaire Mette.

Elle hocha la tête.

« Mais je ne me rappelle pas très bien... Quand était-ce, dites-vous ? »

– Le 17 septembre 1977. »

Je fis un rapide calcul mental : 1987, 1997, 2002. Encore six mois et il y aurait prescription, si tant est que quelqu'un l'ait assassinée à l'époque, et on pouvait difficilement imaginer autre chose, compte tenu de la rigueur avec laquelle cette enquête avait dû être menée.

« Et Mette, c'était... »

– Oui. C'est ma fille. »

Je notai la rectification de mon emploi du passé.

« Vous pourriez... Ça fait très longtemps. Pouvez-vous me rappeler les détails ? »

Elle poussa un gros soupir, mais hocha la tête en même temps.

« Je peux essayer. Avec le souvenir que j'en ai et... ce que je sais. »



Mette Misvær, trois ans à peine, disparut de son domicile de Solstøvegen, dans le quartier de Nordås, le samedi 17 septembre 1977, dans un intervalle de temps relativement court entre midi et midi et quart.

« J'étais à la maison, je faisais le ménage. Mette était dans le bac à sable juste devant la fenêtre de la cuisine. Je surveillais régulièrement, mais au moment où elle a disparu, j'étais occupée à sortir du linge de la machine à laver pour le mettre au sèche-linge. En quittant la buanderie, je suis retournée à la fenêtre voir si Mette... »

Elle ne s'était pas inquiétée tout de suite en ne la voyant pas. Leur maison composait avec quatre autres une espèce de cour où les enfants avaient l'habitude d'évoluer, et les voitures ne pénétraient qu'exceptionnellement dans cet espace protégé.

« Je me suis dit que... Un enfant des autres familles était peut-être sorti jouer, et Mette lui avait emboîté le pas quand il était rentré chez lui... »

Elle se pencha vers la fenêtre pour regarder dehors, mais elle ne voyait toujours pas Mette. Elle gagna ensuite la porte, puis la cour où elle se mit à lancer des coups d'œil tous azimuts. Non, elle n'apercevait ni Mette ni aucun autre enfant.

Elle se dirigea alors vers le portail clos qui donnait sur Solstøvegen, l'ouvrit et sortit. Rien. Quelques adultes faisaient le tour du chantier plus à l'ouest, près de deux ou trois véhicules en stationnement. C'était tout ce qu'il y avait à constater.

L'inquiétude s'empara d'elle. Elle revint au pas de course dans la cour et alla sonner à la première maison à gauche. Le père de famille, Tor Fylling, vint ouvrir. Il était seul, sa femme et les enfants étaient sortis se promener dans le centre. Il n'avait pas vu Mette.

– Elle est sûrement chez Else et Eivind, ajouta-t-il. Va voir.

Elle hocha la tête et fila chez les voisins où elle sonna plusieurs fois, sans succès.

« J'ai appris plus tard qu'ils étaient partis tout le week-end, dans leur chalet de Holsnøy. »

Elle passa sans ralentir devant la maison suivante. Ils n'avaient pas d'enfant. Il n'en restait qu'une, mitoyenne à celle de Mette.

« Je me suis demandé pourquoi je n'y étais pas allée tout de suite. C'étaient quand même les parents de Janne, qui avait le même âge que Mette. »

Mais quand la porte s'ouvrit, ce fut sur la mère de Janne, qui avait la petite dans les bras. Elle dévisagea avec effroi Maja, qui lui exposait la situation.

– Mette ? Non. Enfin, si, je l'ai vue il y a une demi-heure, par la fenêtre, elle jouait dehors. Mais maintenant... Tu ne la trouves pas ?

Randi Hagenberg, la voisine, s'énervait un peu plus à chacune des questions qu'elle-même posait.

– Tu as regardé dans les garages ?

– Non. Je n'y ai pas pensé.

– Alors on va le faire. Je t'accompagne ! Nils, tu peux t'occuper de Janne ? cria-t-elle à son époux derrière elle.

Elles filèrent jusqu'aux garages, qui donnaient sur Solstølvegen, à l'est des cinq maisons. Celui dont les propriétaires étaient partis se promener en ville était ouvert. Elles entrèrent et inspectèrent, mais pas de Mette là non plus. Les autres box étaient verrouillés. Elles essayèrent d'actionner les quatre poignées, en vain.

Maja Misvær sentait la panique s'emparer d'elle. Sans réfléchir, elle parcourut à toute vitesse entre vingt et trente mètres dans la rue en criant le prénom de sa fille, puis s'arrêta et tendit l'oreille. N'obtenant pas de réponse, elle fit demi-tour et revint au même rythme en répétant la prestation.

« J'avais brusquement l'impression de ne plus pouvoir respirer. Mon cœur battait tellement fort que je sentais les coups ici, dans ma gorge, et j'entendais le sang circuler partout dans mon corps... comme un écho contre mes tympans. »

– Il faut appeler la police ! décida Randi Hagenberg.

– Oui, concéda Maja Misvær.

Les larmes lui montèrent aux yeux avec une telle brutalité que sa vision en fut troublée et qu'elle faillit perdre l'équilibre. Elle fit deux ou trois pas rapides de côté et s'appuya à la clôture.

« Mais quand j'ai regardé de nouveau vers le bac à sable... Je ne m'en étais pas aperçue. J'ai vu son ours en peluche, abandonné dans le sable, et j'ai été convaincue que... Elle ne s'en séparait jamais. Elle ne l'aurait jamais laissé de son plein gré !

– Non ?

– Non. »

En attendant la police, elles firent le tour du secteur au pas de course, en appelant Mette. Plusieurs voisins sortirent les assister dans leur battue. Certains allèrent voir les visiteurs du chantier, mais aucun d'entre eux n'avait remarqué de petite fille.

On avait pu prévenir le père de Mette, Truls Misvær, qui avait accompagné à son entraînement de football l'aîné de leurs enfants, Håkon, six ans. Il revint sur-le-champ en voiture et se joignit bientôt à ceux qui cherchaient en cercles toujours plus grands, dans un paysage légèrement accidenté, une fillette introuvable.

À l'arrivée des forces de l'ordre, des recherches organisées furent très vite lancées. Un message circula sur les ondes, d'abord de la police, puis relayé par les médias : *Une petite fille a disparu de son domicile, dans Solstølvegen, à Nordås.*

En vain. On ne retrouva jamais Mette Misvær.

Les premiers jours, l'enquête prit rapidement de l'ampleur. De disparition assez banale, l'affaire fut bientôt requalifiée en crime potentiel. Les avis de recherche n'ayant rien donné et Mette Misvær n'ayant pas refait surface le lendemain, l'alerte générale fut déclenchée.

Tous les voisins furent appelés à témoigner. Personne n'avait rien remarqué, hormis Randi Hagenberg, qui confirma avoir vu Mette jouer dans le bac à sable juste avant qu'elle se volatilise.

Les visiteurs du chantier aussi furent convoqués. Certains pensaient avoir aperçu une voiture s'arrêter devant le portail, mais la distance était trop importante pour qu'ils puissent se prononcer avec certitude sur sa marque ou d'autres signes particuliers. L'un prétendait qu'elle était noire, un autre gris foncé. La police avait conclu sur un véhicule de tourisme gris foncé ou noir dans son avis de recherche, qui n'avait rien donné lui non plus.

À en croire les manchettes dans les journaux, les faits et gestes

ce jour-là de tous les résidents de la région de Bergen – puis de tout le pays – qui avaient un casier judiciaire pour agression sexuelle sur mineur furent minutieusement examinés. Il n’y eut aucun résultat de ce côté-là non plus. Cette affaire ne trouvait pas de point final.

Cela faisait bientôt vingt-cinq ans. Si Mette Misvær avait pu grandir, ce devait être une femme de presque vingt-huit ans. Selon toute vraisemblance, elle gisait dans une tombe anonyme quelque part, disparue pour toujours.

Quand Maja Misvær eut fini son récit, elle se tut, le regard perdu devant elle. Elle murmura un mot que je ne saisis pas.

« Que dites-vous ? demandai-je doucement.

– Rose. C’était ma petite rose. Mais je n’ai pas assez veillé sur elle, et quelqu’un l’a cueillie.

– Et maintenant, vous voulez... »

Elle leva la tête et me regarda bien en face.

« Je veux que vous la retrouviez. Que vous découvriez ce qui s’est passé. Avant qu’il ne soit trop tard. Avant que tous ceux qui peuvent savoir des choses aient disparu à leur tour. »

# OÙ LES ROSES NE MEURENT JAMAIS

## GUNNAR STAALESEN

Traduit du norvégien par Alex Fouillet

Mette jouait gentiment devant la fenêtre de la cuisine. Soudain, elle ne fut plus là, seul son nounours traînait encore dans le bac à sable. Presque vingt-cinq plus tard, sa mère lance un ultime appel, juste avant la date de prescription pour ce genre de crime. Si crime il y a eu.

Et les cas désespérés sont pour Varg Veum.

Le privé norvégien lutte pour ne pas succomber à la bouteille d'aquavit qui le nargue. Il se lance dans une enquête où raviver les souvenirs de chacun n'est pas une mince affaire.

Dans ce polar de haut vol, Varg Veum revisite les communautés hippies de la fin des années 1970, icônes de partage et d'ouverture d'esprit. Ou de secrets et mensonges ?

**Gunnar Staalesen** est né à Bergen, en Norvège, en 1947. Quand il crée le personnage de Varg Veum, le succès est immédiat en Norvège et ne s'est jamais démenti depuis.

Gunnar Staalesen est aussi l'auteur de la grande fresque *Le roman de Bergen*, en six volumes.

IX-2018 • 21 €

